

*Paris. Automne, 1865*

Clothilde Massardier s'examina une vingtième et dernière fois dans la psyché qui occupait un coin de l'étroite chambre d'amis des Duchesnel. Elle ajusta les soyeuses boucles de jais qui se massaient coquettement sur le haut de son joli front blanc et lissa sa jupe neuve avec satisfaction -- elle portait une robe en tarlatane crème, dont le modeste décolleté rond, quoique le plus profond que ses récents dix-huit ans l'eussent jamais vu oser, était orné de coûteuses guipures.

Deux coups légers retentirent à la porte. Clothilde n'eut que le temps de se retourner avant d'être mise nez à nez avec Thérèse Duchesnel, son amie d'enfance.

"Cette attente me rendra folle ! s'exclama-t-elle. Déjà huit heures ! Que fait ton cher frère ?

- Rien d'autre que s'empresse de nous retrouver, je t'assure... Maudire le fiacre pour la perte de précieuses minutes en ta compagnie, sans aucun doute, répondit Clothilde avec un sourire taquin.

- Oh, ne plaisante pas ! souffla Thérèse. J'ai bien peur que l'émotion de le revoir ne me fasse défaillir. Ce corsage est si serré !"

Clothilde, tout en s'exerçant à manier son éventail, fit mine de réprimander sa compagne :

"Voyons, Thérèse ! Philippe n'est pourtant ni dieu, ni diable ! Il n'est qu'un simple jeune homme -- certes très aimable, avec une figure agréable et de fort beaux yeux, je te l'accorde... poli, prévenant, il est vrai, et puis intelligent, accompli et courageux ; enfin déjà maréchal des logis à vingt-deux ans, ce qui est remarquable -- mais un jeune homme, somme toute, rien de plus..."

- Oh, quelle impudence, Clothilde ! Me mettre ainsi sur les charbons ardents..."

Clothilde rit, reconnaissante de la distraction, car l'impatience disproportionnée de Thérèse faisait par fortune refluer la sienne. Deux mois plus tôt seulement, elle n'aurait pas cru quiconque eût prétendu que la perspective d'un bal lui causerait tant de plaisir, ni la toilette qui le précéderait, tant d'anxiété. La visite de son grand frère adoré, après deux années ininterrompues de service, la réjouissait assurément autant que Thérèse.

Clothilde et Philippe s'étaient brièvement revus l'avant-veille. Il lui avait paru encore plus grand et plus beau qu'avant, dans son fier uniforme d'officier de dragons ; elle, une jeune femme où il avait deux ans auparavant quitté une adolescente négligée. Ce soir-là, Clothilde s'était promise de briller autant que lui, afin de faire honneur à l'image de leur famille déclassée.

\*

Sous l'éclairage ténu des lampes en cristal, les couples virevoltaient sur un air endiablé, révélant les jupons comme autant de fugitifs nuages de mousseline. Cependant Clothilde, la moue désappointée, et Thérèse, visiblement contrariée, épiaient une paire de danseurs qui créait la sensation en enchaînant valse sur quadrilles. La fille était une beauté classique, blonde, élancée et impeccablement élégante, son cavalier tout aussi flamboyant dans l'habit du 3<sup>e</sup> régiment de dragons.

Clothilde manqua sursauter lorsque le premier venu l'invita à danser. Prise au dépourvu, elle ne sut qu'accepter, grimaçant en son for intérieur devant le visage ingrat et l'attitude gauche de son partenaire. Une fois en piste, elle prit le prétexte d'une conversation banale pour l'interroger :

"Ne sauriez-vous par hasard comment se nomme cette jolie demoiselle blonde, qui a dansé tout à l'heure si longtemps avec un soldat ?

- Ah ! vous voulez parler d'Isabelle, je suppose. C'est Mlle de Longpré. Elle loge ici, vous savez. Notre hôte, M. de Varnes, est son oncle.

- Longpré ! s'écria Clothilde, surprise à son corps défendant, vraiment, quelle coïncidence !"

À la mort du baron de Longpré, environ quatre ans plus tôt, sa veuve s'était en effet retirée avec en nul autre lieu que le château des Esterelles, dont le domaine bordait le village de Sorbignay, où vivaient les Massardier. Clothilde avait ouï dire que la baronne avait une fille à peine plus âgée qu'elle, ainsi qu'un fils, Théodore, qui devait à présent avoisiner les vingt-six ans. On ne les connaissait guère à Sorbignay, Clothilde elle-même ne les avait vus que rarement, de très loin, passer en hâte dans des voitures couvertes. Pour cette raison elle ne les

tenait dans aucune espèce d'estime, les jugeant certainement froids et hautains. Philippe, qui s'était engagé peu de temps après leur installation aux Esterelles, venait de toute évidence d'avoir été gagné à l'opinion contraire.

\*

Isabelle avait disparu comme Cendrillon à minuit, bien que l'horloge n'indiquât que dix heures : sans explication ni adieux, avec une promesse vague de retour qu'elle ne semblait point trop pressée d'honorer. Pour tromper son ennui, Philippe avait fait faire quelques tours à Thérèse sur le parquet, tandis que Clothilde recevait des invitations de la part de garçons plus laids les uns que les autres. À la fin, lassée de la danse mais ne sachant comment y échapper, elle se réfugia hors de la salle de bal.

Elle respirait enfin quand une autre jeune fille, surgie de nulle part et lancée à un pas de course, la percuta. La surprise première de la collision se changea en horreur, lorsque Clothilde sentit sur sa poitrine et vit sur son corsage clair se répandre un millier de perles liquides pleines d'arômes et couleur d'ambre, jaillies d'un verre que tenait à la main son assaillante... Clothilde leva les yeux sur la coupable : Isabelle ! Toujours cette même Isabelle ! "Oh, mademoiselle... balbutiait-elle, plus éperdue que contrite. Ne bougez pas, j'enverrai quelqu'un."

L'instant d'après elle s'était sauvée, laissant Clothilde seule, qu'une rage noire suffoquait. La garce n'avait pas même pris la peine de s'excuser ! Une voix masculine inconnue la tira subitement de ses imprécations silencieuses :

"Je vous en prie, mademoiselle, laissez-moi vous aider..."

\*

Théodore de Longpré s'était attendu en un pareil endroit -- une sorte d'alcôve aménagée comme un boudoir -- à tomber sur tout, sauf sur cela : une femme, fort jeune s'il fallait en croire les apparences, avec un corps de madone et un tête parfaite de poupée, l'expressivité en sus. Seul l'incarnat des joues démentait que les lignes pleines de son visage fussent ciselées à même l'albâtre, quant à ses grands yeux noirs, bordés d'épais cils de soie, ils n'avaient d'égale que la bouche, peinte dans sa forme et sa taille idéales.

Tout cela apparut à Théodore en une seule seconde ; en une deuxième, il remarquait la gorge souillée de Clothilde et comprenait ce qui s'était passé. Oh, mais la gorge ! quelle gorge ! La main lui en tremblait imperceptiblement lorsqu'il sortit son mouchoir et l'approcha de l'éclatant sanctuaire de délices que nul n'avait encore goûtés. Les seins, gracieusement rehaussés par le buste étroit de la robe, dessinaient le début d'arrondis exquis, purs et palpitants, que le cognac perdu chamarrait de lueurs cuivrées.

Chassant du mieux qu'il le pouvait un désir aussi spontané qu'insensé, celui de boire lui-même l'alcool au calice des appas de Clothilde, Théodore couvrit la source de son émoi de son mouchoir propre. Clothilde sitôt s'en saisit et se mit en devoir de faire partir les traces de sa mésaventure. Elle réussit assez bien sur sa peau, qui continuait toutefois à fleurir quelque chose d'enivrant, mais c'était peine perdue sur l'habit. Les dentelles neuves étaient gâchées.

"Mon Dieu, je suis navré... tenta Théodore pour consoler Clothilde, car elle lui parut tout à coup au bord des larmes. Pour sûr, vous regrettez la robe, qui vous seyait à ravir -- mais n'oubliez pas que votre allure charmante, mademoiselle, en pâtisse d'aucune façon. Aussi je vous en supplie, ne pleurez pas ; cela me briserait le cœur."

Clothilde ne le regardait pas, mais au milieu de son chagrin elle se mit à rire en secouant la tête. C'était le rire le plus précieux et le plus désarmant du monde, une cascade limpide et argentine, candide jusque dans sa retenue. L'arrivée d'une bonne rompit le sortilège :

"Tiens, monsieur ! fit-elle étonnée, puis se tournant vers Clothilde : mademoiselle, on m'a dit qu'un certain accident..."

- Oui, je vous remercie, l'incident est clos. Il n'y a plus rien à faire.

- Avez-vous un fichu, lui demanda alors Théodore, que vous pourriez nouer par-dessus votre

gorge ? L'effet serait garanti, on n'y verrait que du feu.

- Hélas, non, je n'ai que ma pèlerine.

- Alors, ne vous tourmentez pas : ma sœur en a bien plus qu'elle ne peut en porter à la fois. Sylvie, ajouta-t-il à l'adresse de la bonne, montez chercher l'un des fichus de ma sœur. Quelque chose de clair, qui convient pour un bal.

- N'en faites rien, c'est inutile... bredouilla Clothilde, mais la bonne était déjà sortie pour s'acquitter de sa commission.

- Si fait, j'insiste. Vous nous le retournerez demain, il n'y aura aucun mal et j'aurai eu le plaisir de vous épargner un tracas.

- Je ne sais comment vous remercier...

- Comment ?" Immédiatement dix manières différentes se présentèrent, non invitées, à l'esprit échauffé de Théodore, impliquant ses mains, ses lèvres et diverses autres parties de son corps jointes à celles de Clothilde dans des combinaisons variables.

Théodore eut l'impression que c'était tout son corps qui se raidissait sous la tension d'un transport violent, mais qui ressemblait à une inconcevable, à une douloureuse allégresse. Irrité contre lui-même, il se détourna de Clothilde et serra les dents. La bonne revint opportunément à ce moment-là, produisant une étoffe de mousseline de soie à la trame entremêlée de fils d'argent.

"Oh, il est magnifique ! ... s'extasia Clothilde.

- Il vous ira donc à merveille," conclut Théodore, qui s'était repris et plaçait galamment le châle sur des épaules qu'il s'efforçait de ne point voir.

\*

Clothilde, l'âme plus gaie qu'elle n'avait cru possible d'avoir à un bal, marchait d'un pas léger vers Philippe et Thérèse. Son aventure dans le petit salon avait bien mal commencé, mais un retournement imprévu avait suffi à changer le comble de sa malchance en sommet de son bonheur. Elle se rappelait l'image de l'inconnu, sa mine, ses gestes et ses paroles à chaque instant de leur échange, et son petit cœur enflait et tambourinait dans un accès de joie stridente.

Tout d'abord l'homme était... sinon beau, du moins terriblement séduisant, haut de taille et bien fait, avec une prestance qui rachetait cent fois tout le commun du visage. Au reste il n'avait déjà plus l'air si commun, son visage, dès que monsieur s'animait ou daignait sourire. Ensuite Clothilde ne pouvait se remémorer qu'on l'ait jamais traitée ainsi, avec un mélange aussi excitant d'extravagance et de politesse absolue. La pratique et le sentiment qui en découlait était si nouveaux pour elle, qu'elle n'avait songé un seul instant à retenir son chevalier servant lorsque celui-ci avait pris congé sous couvert d'une obligation urgente.

Le mauvais souvenir de cette oie d'Isabelle de Longpré s'était quasiment dissipé ; l'étrange dialogue dans lequel elle retrouva engagés son amie et son frère le lui remit en tête.

"Il faut que tu voies le Jardin d'Acclimatation pendant que tu es à Paris, énonçait Thérèse sur un ton catégorique. Rendons-nous y demain ! Mieux vaudrait alors ne pas rentrer trop tard ce soir.

- Tu as raison, répondit brusquement Philippe, qui s'était jusque là contenté de subir la conversation de Thérèse. Clothilde, te voilà ! Tu m'as l'air fatigué. Veux-tu rentrer ?"

Dans le fiacre qui les ramenait chez les Duchesnel, Clothilde attaqua la première :

"Mon cher Philippe, j'ai pu observer que tu avais réussi à approcher les Longpré -- nos voisins à Sorbignay, précisa-t-elle à Thérèse -- que je traque sans succès depuis près de quatre ans. Une prouesse à applaudir !

- En ce cas j'applaudirai avec toi, répliqua Philippe en riant, car si mes yeux voient clair, c'était le frère d'Isabelle qui te baisait la main juste avant que tu ne viennes nous rejoindre."

Clothilde ouvrit des yeux ronds. Quoi ! Théodore ? Et le fichu de sa sœur... c'était celui d'Isabelle ! Elle s'en dégacha promptement dans un mouvement d'effroi, comme si le tissu l'eût brûlée. Thérèse s'écria en découvrant le dommage causé à la robe :

"Grands dieux, Clothilde ! Que t'est-il arrivé ?

- Oh, juste un méchant accident."

Isabelle avait fini de donner à boire à sa mère, qui somnolait désormais sur une longue méridienne, et demeurait à ses côtés, soucieuse et disponible, quand Théodore entra.

"Je m'excuse de ne pas être arrivé plus tôt. J'espère que tu n'as pas eu de difficultés."

Isabelle fit non de la tête. Constatant qu'il n'obtiendrait d'autre réponse, Théodore continua :

"Je ne veux pas que tu manques la fête. Retourne-z-y ; maman va bien, elle dort. Si tu préfères, je la veillerai à ta place.

- Merci, non. Je suis rompue et n'ai pas la force de danser à nouveau, ni même d'avoir la moindre conversation intelligente... Reste donc un peu avec moi, si tu veux bien, avant que j'aie me coucher.

- Bien sûr, dit-il complaisamment en tirant une chaise pour s'asseoir auprès d'elle, puis il lui prit une main et la serra dans la sienne. T'es-tu bien amusée ce soir ?

- Oh, oui, follement ! prononça-t-elle dans un soupir, tandis qu'un éclair traversait ses yeux gris. Au moins jusqu'à ce que je bouscule cette pauvre Clothilde Massardier et renverse sottement sur elle la moitié du verre de maman !

- Clothilde ? La petite fille des Massardier ?

- Pas plus une petite fille que moi, Théodore, rétorqua Isabelle. C'est son frère qui me l'a présentée de loin. L'officier Philippe Massardier -- j'ai dansé avec lui.

- Un bon danseur, souligna Théodore, soudain si pensif qu'il fallait toute la fatigue et la rêverie d'Isabelle pour ne pas le discerner. Et très beaux, le frère comme la sœur... hélas ! des gens sans le sou -- une race dont il faut se méfier..."

Isabelle n'écoutait plus. Elle appuya sa tête contre le bras de son frère aîné.

"Bah, va dormir, ma petite Isabelle ! murmura-t-il en lui passant ses bras autour des épaules. S'il le faut, je me méfierai pour toi !"

\*

La conscience de devoir rapporter le fichu d'Isabelle chez les Longpré tourmentait Isabelle. Le lendemain du bal, Thérèse s'était éveillée légèrement souffrante ; on avait reporté la visite au Jardin d'Acclimatation, ce qui ménageait tout un jour à Clothilde et Philippe pour se consacrer à une autre occupation de leur choix.

"Si je dépêchais quelqu'un chez le comte de Varnes, je n'aurais point à me charger moi-même de cette course, méditait Clothilde, et nous aurions le temps pour une longue promenade.

- Tu n'y penses pas ! protesta sur-le-champ Philippe. C'est la moindre des civilités que tu t'y rendes en personne. J'irai d'ailleurs avec toi, cela vaut mieux que de voyager seule à Paris."

Ce fut une expérience fort différente de celle de la veille, que de pénétrer l'hôtel particulier de Varnes de jour, de se faire conduire dans les vastes salons dépouillés du scintillement des lustres, de la chaleur des corps dansants et du tapage des voix mêlées à la musique. L'idée qu'y résidaient en outre Théodore et Isabelle, frère et sœur, perturbait Clothilde et l'énervait en même temps.

Une porte s'ouvrit, révélant la silhouette découpée de Théodore dans un habit sombre qui contrastait avec la blondeur cendrée de ses cheveux et la transparence de ses yeux pers. Isabelle suivait, ses courbes sveltes capturées par une simple robe de cotonnade rayée. Clothilde, que la présence de l'un rendait timide et celle de l'autre fâchait, sentit ses doigts se crispier sur le fichu bien plié et se gronda intérieurement de s'être laissée prendre à ce piège. Comment avait-elle pu être aussi aveugle ? Quoique Théodore possédât une beauté moins régulière que sa cadette, on ne pouvait douter, en les contemplant ainsi côte à côte, qu'ils partageassent la même filiation.

Une fois la courtoisie habituelle épuisée, Philippe suggéra au désespoir grandissant de Clothilde que l'on sortît tous ensemble pour une promenade dans le parc. Clothilde nota alors avec curiosité que Théodore n'y consentait qu'avec un fond de réticence. Sa perplexité ne fit au demeurant que croître, lorsque tout espoir secret s'évanouit de tolérer l'insupportable cour que Philippe faisait à Isabelle en jouissant des attentions de son frère.

Sitôt dehors, Théodore ne s'adressa en effet plus qu'exclusivement à Philippe, le questionnant sur maints sujets militaires et politiques qui condamnèrent les jeunes filles à se tenir compagnie l'une à l'autre. Clothilde n'aurait pu dire au juste si le soulagement de priver Philippe de la société d'Isabelle compensait le désagrément de s'y voir soumise à sa place.

\*

Le maréchal des logis Massardier n'était point un sot garçon et conversait honorablement, ce qui rendait le manège de Théodore moins pénible qu'escompté. Rien néanmoins ne pouvait effacer le seul fait calamiteux qu'il était venu, témoignant sans détour de l'intérêt qu'il portait à Isabelle, voire des aspirations qu'il nourrissait déjà à son endroit.

Et Clothilde -- comme il l'avait sacrifiée ! -- quelle infortune qu'elle se trouvât être précisément qui elle était ! Théodore, n'y pouvant plus tenir, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule aux deux créatures enchanteresses qui avançaient en silence dans leur sillage.

C'était un tableau des plus pittoresques que l'incongrue réunion, bras dessus, bras dessous dans cette grâce complice que seules peuvent feindre les femmes, de la blonde sécurité de sa sœur, familière et sans ombre, avec cette insaisissable et captivante brunette, dont le teint diaphane ne semblait diffuser la lumière que pour mieux la livrer au mordant charbon de la chevelure. Théodore dut rassembler toute sa volonté à l'aide de sa raison pour lutter contre le puissant vecteur qui, du plus bas de son ventre jusque dans sa gorge, l'aurait précipité dans les bras de Clothilde, à ses pieds ou n'importe où dans sa direction générale. Diable de femmes ! Il ne se souvenait pas d'avoir par le passé été par elles si promptement ni totalement ensorcelé, mais bien assez, et amèrement, du prix qu'il lui en avait coûté... Le fantôme de Rosalie, avec son esprit du démon dans un corps d'ange, le hantait encore. Pour raffermir sa conviction en cet instant ébranlée, il se répéta en lui-même la leçon si durement apprise : ne jamais donner son cœur au-dessous de sa naissance !

"... et ainsi rendrait caduque la loi dont vous parliez -- monsieur le baron ?"

Théodore se retourna vivement vers Philippe et crut distinguer au fond de ses yeux noisette une lueur fugace, comme un mélange d'interrogation et d'amusement.

"L'analyse est honnête et digne d'être prise en compte. Je vous remercie de me l'avoir exposée," admit Théodore, mortifié malgré lui.

\*

Les jours suivants, Philippe sortit avec Clothilde et Thérèse. Une fois seulement, alors qu'ils passaient en voiture devant l'hôtel de Varnes, il prit l'initiative de faire arrêter les chevaux et, ignorant les mines moins qu'enthousiastes de ces demoiselles, alla proposer aux Longpré de les accompagner.

"Comme il le font attendre !" commenta Thérèse avec mépris.

Restée dans le coche avec Clothilde, elle avait vu Philippe se présenter au majordome, puis la porte se refermer depuis ce qui lui faisait l'effet d'une éternité. Lorsqu'enfin la porte tourna à nouveau sur ses gonds, Clothilde reconnut dans son entrebâillement la figure de Théodore. L'échange fut bref avant que Philippe, ayant salué en signe d'adieu et recoiffé son couvre-chef d'une manière sinistre, ne remonte en voiture. Le dépit qui résonnait dans sa voix quand il commanda au cocher de repartir découragea Clothilde d'en vouloir apprendre davantage.

Les Massardier ne fréquentèrent les Longpré qu'en une seule et dernière occasion pendant le reste de leur séjour à Paris. Il s'agissait d'un bal auquel Clothilde, ayant gâté son unique robe convenable chez les Varnes, ne se serait pas formalisée de ne point assister ; Thérèse en revanche ne le souhaitait manquer pour rien au monde et la persuada de lui emprunter d'anciennes frusques qu'elle ne mettait plus.

Dans le grand salon transformé pour la soirée en salle de bal, au milieu de la fringante et superficielle jeunesse de la capitale, Clothilde se sentait mal à l'aise et ridicule. La robe de Thérèse n'était non seulement pas exactement ajustée à sa taille -- un peu trop large aux épaules et trop longue au niveau du corsage -- mais elle péchait aussi par un côté guindé, dans un style passé de

mode. Rien d'étonnant, raisonnait Clothilde, à ce qu'elle n'ait encore été approchée par personne, tandis que la toujours parfaite Isabelle allait sans répit d'un cavalier à l'autre.

Philippe, comme d'autres moutons en rut, avait d'abord mis tout son zèle à tenter sa chance auprès d'elle. N'y ayant connu point de succès, car Isabelle avait, paraissait-il, réservé toutes ses premières danses à d'autres, il se rabattit une fois de plus sur Thérèse, qui exultait. Tous deux s'élançaient justement dans une polka rapide et n'y débutaient pas mal, jusqu'à ce que Thérèse, portée par son triomphe à surestimer son habileté, ne se permette une seconde d'inattention. Aussitôt ses escarpins, qui étaient neufs et dont elle avait négligé de gratter la semelle, glissèrent sur le parquet ciré. Sa chute, bien qu'amortie par les bras solides qui la menaient, lui arracha un cri.

"Mon Dieu ! Thérèse !" appela Clothilde en accourant vers elle.

Un groupe de danseurs avait déjà fait cercle autour de la victime, qui se relevait grâce à l'assistance de Philippe et d'autres jeunes gens, parmi lesquels Théodore.

"Je crois que je me suis tordu la cheville, annonça Thérèse d'une petite voix, honteuse de s'avouer boiteuse devant tant de public.

- Ce qu'il te faut alors, repartit Clothilde sous l'impulsion d'une idée machiavélique, c'est t'asseoir et ne plus bouger ton pied. Voyons, nous t'installerons dans le petit salon adjoignant -- et toi, Philippe, fit-elle à son frère en prenant un ton mielleux, je te confie très officiellement la responsabilité de soigner Thérèse et de lui tenir compagnie tant qu'elle désirera rester."

Ainsi, se disait-elle, se garderait-il pour le restant du bal éloigné d'Isabelle, pendant que Thérèse aurait tout loisir de le faire revenir à des sentiments plus dignes de lui.

"Mademoiselle Massardier ? Théodore l'aborda par derrière. M'accorderiez-vous la prochaine danse ?"

Clothilde en son cœur n'y était guère encline, après que leurs dernières rencontres le lui eurent révélé d'un caractère trop pareil à celui de sa sœur. Or il arrivait comme une telle oasis, tentant et prometteur, dans le désert de propositions de Clothilde, qu'elle n'eut la force que de se soumettre.

"Je vous félicite pour votre astuce, lui confia-t-il en la serrant un peu plus près de lui que ne l'exigeait la danse qui se préparait.

- Je ne vous suis pas, répliqua Clothilde, déterminée à ne pas se laisser percer à jour.

- Vous avez joliment manœuvré pour commettre votre frère à Mademoiselle Duchesnel, expliqua Théodore, qui n'était point désarçonné. Et je vous en sais gré, car je vous découvre jouant le même jeu que moi.

- Vraiment, vous êtes mystérieux ! Vous jouez donc un jeu ?

- Mais tout comme vous-même : celui d'empêcher un mariage entre nos deux familles."

La stupéfaction rendit Clothilde muette. Il avait confessé son mobile avec une telle tranquillité, comme s'il s'attendait à ce qu'elle le comprenne -- à ce qu'elle ne s'offusque point de l'insulte à peine voilée faite à sa famille ! Cherchant une réplique cinglante, elle fit l'erreur de le regarder en face. La gravité de ses traits, l'essence pure qui brûlait dans ses yeux clairs sonnèrent la plate déroute des intentions belliqueuses de Clothilde. Au reste, que pouvait-elle nier en toute bonne foi ? Elle n'avait pas caché son antipathie pour Isabelle ni ses efforts d'écarter Philippe de son chemin : combien l'esprit aiguisé de Théodore en avait-il seulement perçu et deviné ?

\*

*Près de Sorbignay. Été 1866*

De larges gouttes rondes s'aplatissaient partout en un réseau dense. Leurs impacts répétés soulevaient la fine poussière de la route qui serpentait dans la campagne, bordée de deux rangées d'arbres. Clothilde enfonça instinctivement le cou entre ses épaules, couvertes d'un fichu long et épais, mais qui risquait de ne pas suffire à la protéger sous une pluie battante. Elle en eut la vérification quelques minutes à peine plus tard, lorsque le rythme des gouttes s'accéléra, formant un écran d'eau infini tout autour d'elle.

La terre s'était depuis longtemps muée en une boue collante, lorsque Clothilde prit le tournant

qui la dirigeait vers Sorbignay et les Esterelles. Une vue singulière se détachait au-devant du chemin. Un chariot se trouvait arrêté en son milieu ; au début Clothilde le crut abandonné, puis elle distingua la forme vague de son conducteur, qui en était descendu et s'affairait autour. Elle pressa le pas.

Lui, l'ayant enfin aperçue, releva la tête vers elle : c'était Théodore !

"Mademoiselle, mademoiselle ! De l'aide, s'il-vous-plaît !"

Clothilde ne l'avait revu depuis plus de huit mois. Sa taille, son maintien et sa voix n'avaient rien perdu d'imposant, malgré toute l'eau qui déformait ses habits et ruisselait de son chapeau.

"Monsieur le baron ?" cria Clothilde par-dessus le tintamarre de l'averse.

- Comment, c'est vous ! fit-il en écarquillant les yeux. Clothilde Massardier ! Approchez, venez par ici... La calèche s'est embourbée et par cette pluie, le cheval n'avance plus à moins qu'on l'y contraigne. Si vous pouviez juste le guider pendant que je tenterai de dégager les roues...

- Certainement !"

Après quelques efforts conjoints réitérés, la carriole roulait à nouveau.

"Où allez-vous ?" lança Théodore. Chez vous ? Tenez, montez donc, je vous y raccompagne."

Clothilde hésita, mais l'engageante capote de la calèche, additionnée à l'autorité avec laquelle Théodore lui tendait la main pour l'aider à y grimper, eurent rapidement raison de sa réticence.

"D'où diable venez-vous, allant à pied par un temps pareil ?" lui demanda-t-il sans la regarder, d'un ton presque bourru, en démarrant son cheval d'un claquement de fouet.

- Une visite à ma nourrice. Elle vit seule de l'autre côté de la rivière."

Théodore n'y accorda d'autre réponse qu'un invisible hochement de tête. À sa surprise, Clothilde ne se sentait point intimidée, bien moins encore offensée, par la brusquerie et l'inhabituelle réserve de son compagnon. Hardiment, elle hasarda :

"Et vous donc, monsieur, que vous prit-il de sortir une pauvre bête dans ce climat ?"

- Du diable si je m'attendais à ce déluge ! grogna-t-il, puis se radoucissant : j'ai conduit ma mère au bourg. Elle prenait une diligence pour partir aux eaux."

Clothilde le devisageait : il avait des mèches collées sur les tempes et le front, la peau luisante et une goutte au bout du menton qu'il essuya d'un geste impatient. Elle rit involontairement -- non parce qu'elle le trouvait drôle ou ridicule, mais simplement touchant -- et un incompréhensible besoin de l'atteindre, de le réchauffer éclata en elle, comme un brasier dans l'intimité de son bassin. Théodore dut ressentir son regard scrutateur posé sur lui, car il se tourna enfin vers elle et déclara avec le sourire trempé le plus affolant du monde :

"Vous voici bonne à essorer, mademoiselle !"

- Oh, mais vous aussi, monsieur !"

\*

La prison de ses vêtements mouillés, qui refroidissaient et se raidissaient sensiblement, incommodait Théodore de plus d'une façon. Il ne pouvait par exemple décider s'il devait abominer ou bénir la fortune qui avait remis Clothilde sur son chemin en de telles circonstances. La jeune fille était quasi méconnaissable, la tête à demi dissimulée sous un châte dégouttant d'eau de pluie ; cependant qu'inspiraient d'autre sa miraculeuse apparition, la simplicité piquante avec laquelle elle le traitait que celles dont la fascinante Clothilde l'avait gratifié lors d'une déjà lointaine saison parisienne ?

Ils arrivaient en vue du château et la pluie ne faiblissait pas. Soudain le bout de route qui leur restait jusqu'à la maison de Clothilde parut à Théodore se dresser comme une montagne infranchissable : une angoisse confuse l'envahissait à l'idée de ne pouvoir tout de suite se changer, que Clothilde ne l'aurait revu que dans cet état déplorable, ou bien qu'elle était sur le point de prendre froid et, encore plus sûrement, de sortir de sa vie.

"Il n'est pas raisonnable dans votre condition de vous attarder plus longtemps dehors, déclara-t-il d'une voix enrouée, aussi je vous prie d'accepter mon hospitalité, le temps au moins de

vous sécher et de vous remettre."

Clothilde ne s'y opposa pas. Un regard qu'il lui jeta à la dérobée lui montra que ses mains maladivement pâles tremblaient. Une vive inquiétude lui saisit l'estomac, et de la pointe du fouet il aiguillonna rudement le cheval vers l'écurie.

À leur entrée dans le vestibule, un domestique s'empessa de les débarrasser de leurs vêtements les plus imbibés. Clothilde se laissait faire et parcourait l'endroit des yeux avec une sorte d'hébétude. Isabelle bien vite descendit à leur rencontre.

"Mademoiselle Massardier ? s'étonna-t-elle, toute affabilité. Quel plaisir de vous revoir ! Cela fait si longtemps... Mais je vois que ce temps affreux ne vous a pas épargnée, non plus que mon frère. Entrez donc, mes pauvres, dans la bibliothèque, où j'ai fait du feu il y a une demie-heure.

- Un grand merci, dit Théodore, mais quant à moi, j'ai avant tout besoin d'ôter ces habits-ci.

- Bien sûr ! acquiesça Isabelle, et sans doute notre hôte ne rêve que de faire de même... Elle grelotte déjà. Chère mademoiselle, vous ne pouvez rester dans cette robe trempée, qui vous rendrait malade. Suivez-moi dans ma chambre, je vous trouverai de quoi vous changer."

\*

La journée avait pris un tour pour le moins inopiné. Clothilde peinait à croire pleinement qu'elle se trouvait au château des Esterelles, seule dans la jolie chambre rose et blanche d'Isabelle, nue devant sa glace en pied, appréciant la couleur qui revenait à ses joues, ses pieds et ses mains sous l'effet des frictions qu'elle administrait à son corps depuis une quinzaine de minutes.

Il allait contre ses principes d'avoir contracté vis-à-vis des Longpré une dette aussi sérieuse, mais, s'était-elle convaincue afin de la légitimer, non contre sa santé. Cette raison, froide et calculée, cédait toutefois rapidement la place à un sentiment contre lequel tout l'orgueil accumulé de Clothilde venait de se briser en mille éclats : une gratitude pure et simple envers Théodore et Isabelle, qui pour ne s'être pas manifestés huit mois durant, ne l'accueillaient pas moins à présent sans la moindre réserve, à bras ouverts et si à propos.

Elle passa les sous-vêtements et la robe en serge bleue trop longue prêtés par Isabelle, puis se dirigea vers la bibliothèque d'une démarche mal assurée, prise entre la sereine jubilation d'être enfin au sec et l'appréhension de retrouver le frère et la sœur. Si cette dernière, surtout, persévérerait à se montrer la plus aimable hôtesse du monde, Clothilde craignait de mourir de sa propre indignité.

Il n'en fut pourtant rien, quoique la générosité d'Isabelle n'eût pas tari, témoin le grog brûlant qu'elle força son invitée à avaler. Théodore en revanche était un autre homme, et Clothilde n'attendit pas l'envolée de papillons dans son ventre pour remarquer qu'il était mis à son avantage, tout en satin gris bleuté et vert céladon. Il semblait que le retour de sa belle apparence eût commandé celui de sa bonne humeur, car il était à nouveau loquace et impressionnant comme de coutume.

"La tempête s'est calmée, informa-t-il. Je pourrais vous renvoyer chez vous, mais vous devez être terriblement lasse. J'aimerais vous garder au moins à dîner et, si vous me le permettez, toute la nuit jusqu'à demain matin -- j'écrirai chez vous pour qu'on ne vous attende pas. De plus, nous recevons si rarement d'ordinaire... Cela fera plaisir à Isabelle.

- Maman a la santé fragile, expliqua celle-ci en ayant l'air de demander pardon. Elle supporte mal le chahut ainsi que les veillées tardives...

- La compagnie d'Isabelle est la seule qu'elle supporte longtemps, aussi ma sœur, cet ange, lui sacrifie la vie de sorties et d'amusements à laquelle elle a droit... Je ne suis pas mécontent de savoir maman en voyage, va !"

Isabelle baissa les yeux, un peu rougissante. Clothilde commençait enfin à comprendre et, à la lumière de leur bonté de ce soir, prit mentalement note de décharger les Longpré d'une grande partie des maux dont elle les avait jusqu'alors injustement accusés.

\*



Isabelle et Clothilde étaient allées se coucher, après s'être promises de s'appeler désormais par leurs noms de baptême. Théodore, resté dans la bibliothèque, tâonnait sans bouger dans les méandres vierges de ses contradictions. Moins d'un an après avoir fait son possible pour séparer Isabelle du jeune Massardier, le voilà qui devenait la cause de son amitié naissante pour la sœur ! Il arrangeait cela dans sa tête, se donnant pour argument qu'il y avait un monde entre engager sa vie dans un mariage et développer des relations cordiales avec ses voisins... Mais il eût été bien en peine de justifier à quiconque que la seule cordialité le maintenait cette nuit-là éveillé.

Le feu s'était éteint, mais des braises rougeoyaient encore dans l'âtre. Théodore entendit la porte s'ouvrir et, un instant plus tard, Clothilde s'avançait sans bruit vers les rayons qui couvraient les murs. Dans sa robe de chambre claire, elle ressemblait à l'une de ces immatérielles dames blanches qui pleurent sur les tombes légendaires. Réalisant qu'elle ne l'avait pas aperçu, Théodore se leva de son fauteuil. Clothilde se retourna en sursaut, étouffant un cri.

"Je... je souffrais d'insomnie, voyez-vous, marmonna-t-elle, alors j'ai pensé venir chercher un livre... un livre qui m'ennuie, de préférence. N'avez-vous pas, Monsieur, un livre très assommant que vous pourriez me conseiller ?

- Très assommant ? répéta-t-il dans un rictus, recouvrant enfin l'usage de la parole, dont le fantastique de la vision l'avait d'abord privé. Voyons... par ici."

Elle lui tourna le dos pour inspecter la zone qu'il lui indiquait. À la vue des boucles qui se déroulaient en bataille sur la courbe délicate de sa nuque, le sang de Théodore ne fit qu'un tour, allumant au passage une pression intenable dans ses pantalons. La robe de chambre de Clothilde, épaisse, opaque et nouée sans soin, n'était pas objectivement évocatrice, mais elle l'était *sémantiquement* -- parce que son nom parlait de chambre, donc d'intimité, de lit et de toute fantaisie corollaire.

"Des atlas ? prononça le timbre chantant de Clothilde. Vous aimez la géographie ?

- Eh bien, répondit-il en toussant, assez, à vrai dire. Mais je confesse que l'examen attentif des cartes est une activité diablement soporifique."

Il tira lui-même du rayon un livre de taille moyenne, effleurant dangereusement son épaule ronde de femme, et quand il lui fit face pour lui remettre l'ouvrage, la conscience le frappa, si claire, de vouloir l'embrasser, l'enlacer, de la désirer d'une manière indiscriminée, qu'il en cessa de respirer ; et c'était comme si le temps pour lui s'arrêtait pendant cette respiration manquée. Elle le contempla drôlement -- perpétuelle statue sauvage et gauche, entière et tortueuse à la fois.

"Merci, chuchota-t-elle en recevant l'atlas. Une très bonne nuit à vous, monsieur le baron !"

\*

L'atlas commencé, Clothilde souhaita aller au bout de ses textes, relatifs aussi bien à la géologie qu'à la démographie. Elle obtint d'emporter le livre pour le finir chez elle, où sa lecture fit l'objet d'une observance quasi rituelle ; elle tenait en effet l'ouvrage pour une sorte de talisman. Sur la route qui la ramenait deux jours plus tard aux Esterelles, le cœur lui bondissait dans la poitrine. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait joui d'une amitié facile et pragmatique avec des gens de son âge !

Théodore était dehors en manches de chemises et tête nue, occupé à marteler des clous dans un cadre qui ressemblait à un châssis de fenêtre lorsque Clothilde arriva. Son cœur interrompit alors ses bonds et fit un drôle de petit saut périlleux. En s'approchant, elle vit qu'il avait le front brillant de sueur et une étincelle carnassière et joyeuse au fond des yeux. Elle sentit son gosier s'assécher.

"Bonjour, mademoiselle Massardier ! Vous venez me rendre mon livre ? Vous a-t-il plu ?

- Très fort, monsieur, et je vous remercie encore de me l'avoir prêté.

- Et moi je vous dis encore qu'il n'y a pas de quoi ! Il fait bien chaud dehors ; entrez, je ferai servir à boire... Isabelle sera ravie. Mais -- êtes-vous donc venue jusqu'ici à pied ?

- Bien sûr. Cela ne prend pas beaucoup plus d'une demie-heure par le bois, vous savez.
- N'avez-vous pas de cheval ?
- Si fait, c'est mon père qui le réquisitionne le plus souvent pour l'atteler à la voiture.
- Bon. Mais savez-vous monter ?
- Évidemment ! Je montais tous les jours à cheval lorsque j'étais enfant. Puis nous avons eu, ah... des soucis de famille, enfin, nous avons dû vendre la jument de selle -- qui était une pur-sang !"

Théodore lui tenait la porte en souriant.

"L'équitation serait bénéfique à ma sœur, seulement elle n'aime guère monter seule, raconta-t-il en l'introduisant dans un salon. Je l'accompagne parfois lorsque j'en ai le temps, ce qui arrive trop rarement. Vous seriez une camarade parfaite pour elle. Nous avons de beaux chevaux et le domaine est grand. Quand il vous prendra l'envie d'une promenade, vous serez la bienvenue..."

Isabelle, qui entrait dans la pièce en portant un plateau avec des verres et une carafe d'orangeade, trouva Clothilde bouche bée. Ayant été mise au courant de l'initiative de Théodore, elle en parut légèrement surprise, puis très vite se rallia à l'idée de son frère et joignit son invitation à la sienne. De retour chez elle, Clothilde flottait sur un petit nuage ; la sensation était grisante et infiniment douce.

\*

Théodore ne savait ce qui l'avait possédé d'offrir à Clothilde le prétexte de revenir aux Esterelles, moins encore pour un nombre indéfini de fois. Il finit par s'avouer à reculons qu'il ne pouvait plus renoncer à la lumière discrète mais ô combien précieuse que jetait dans sa vie leur relation restaurée. S'il devait être douloureusement honnête, il réalisait que les huit mois qui l'avaient séparé d'elle avaient creusé en lui un vide préexistant qu'il ne pouvait plus aisément ignorer.

Il ne revit pas Clothilde le lendemain, ni le jour d'après. Le troisième jour pourtant, en fin d'une matinée déjà baignée par un soleil conquérant, elle se présenta à leur porte en tenue d'amazone. Son buste était moulé par une veste ajustée d'inspiration masculine, tandis que la jupe, dépourvue de toute sorte de baleines ou cerceaux, tombait résolument selon la courbe naturelle des hanches. Ses petites mains gantées agrippaient une cravache, ses cheveux étaient sobrement coiffés en arrière et un rose vif lui colorait les pommettes.

Théodore trouva que sa toilette, en somme nullement sophistiquée ni superbe, accentuait son expression de témérité et d'ingénuité mêlées, la faisant apparaître proprement irrésistible. Avant de trahir le mouvement qui s'esquissait dans ses lombes, il remit donc l'aspirante cavalière aux bons soins d'Isabelle, s'excusant de ce que des pressantes paperasses l'attendaient dans son étude. En refermant la porte sur lui, il s'effondra sur sa chaise. Une divine fièvre liquide lui battait dans le corps, tandis qu'une pointe de regret lui tiraillait le cœur.

\*

L'on était en août. La baronne de Longpré douairière avait écrit qu'elle prolongeait sa villégiature aux eaux. Aux injonctions d'Isabelle, Clothilde avait pris la récente habitude de visiter les Esterelles presque tous les jours de beau temps, même lorsqu'ils arrivaient nombreux à la suite. Cette routine fut temporairement suspendue lorsque Clothilde reçut chez elle Thérèse Duchesnel, à qui elle n'eût pu sans tact imposer la fréquentation de son ancienne rivale.

Bien que les dernières années eussent émoussé la grande amitié entre Clothilde et Thérèse, elle n'en était pas moins profondément enracinée dans un terreau de secrets communs et de souvenirs partagés. Ainsi Clothilde ne put longtemps se retenir de dépeindre sa nouvelle affection pour les Longpré. Incrédule dans un premier temps, Thérèse finit contre toute attente par décréter :

"Tu m'as l'air joliment amourachée de ce baron, ma Clothilde.

- Oh, non ! Tu te trompes, Thérèse, il n'y a rien de cela entre nous... Je l'aime comme un ami, voilà tout, et lui de même pour moi.

- Ah ! bien, je n'ai rien dit quant à lui. Mais après t'avoir entendue, il faudrait être idiot ou ne vraiment rien entendre à l'amour pour douter de tes sentiments.

- Mais c'est ridicule ! Comment, moi ? amoureuse de Longpré ? s'écria Clothilde, d'abord un peu fâchée, puis avec un rire léger qui sonnait faux, tout en se demandant laquelle de ces deux réactions semblait plus authentique et donnait le mieux à croire à son innocence.

- Je ne vois pas en quoi cela est ridicule, continua l'imperturbable Thérèse. Je me le rappelle fort bien, ce fameux M. de Longpré... C'est un homme distingué et spirituel, un genre qui plaît aux femmes. Que tu sois tombée sous son charme ne m'étonne guère, mais entre nous, je me dois de te prévenir : n'attends de lui rien de sérieux. Il est de ces hommes qui jouent avec la sensibilité des dames tant que leur belle figure le leur permet, et ne se marient point avant quarante ans."

Clothilde était trop interdite pour protester quoi que ce soit en défense de son ami.

"Figure-toi que j'ai entendu une histoire... M. de Longpré fut engagé, il y a deux ans, à une jeune fille... Rosalie Fersay, qui faisait tourner d'autres têtes encore. À une semaine des noces, qui étaient toutes prévues -- la chapelle réservée, les invitations envoyées, la robe finie et payée -- il annula les fiançailles. Imagine-toi l'humiliation de la pauvre fille !"

Horriifiée, Clothilde fut obligée de reconnaître que c'était là une triste affaire. Elle ne pouvait d'ailleurs trancher sur ce qui faisait le plus mal : la rédhibitoire flétrissure que Thérèse avait révélée sur la réputation de Théodore, ou bien la vexante découverte d'avoir développé à son égard des sentiments qui dépassaient l'amitié pure. Elle n'avait certes jamais songé aussi loin qu'au mariage ; or une phrase lui revenait maintenant, qu'il avait prononcée un soir à ce sujet tout en dansant avec elle... une phrase qui lui enlevait, hélas ! tout espoir : Thérèse avait touché juste.

Après son départ, Clothilde fut encore un certain temps sans revoir les Longpré. Elle finit par recevoir un billet d'Isabelle qui, avec une sollicitude extrême, s'enquêrait de sa santé et proposait de la venir voir chez elle si elle ne remettait pas sous peu les pieds au château. Cette salutaire missive eut l'heur de replacer les choses en perspective dans l'esprit de Clothilde. Sans doute Théodore ne s'intéressait-il pas à elle *comme cela* et, pour galantiser, préférerait-il élire ses victimes dans les cercles mondains et raffinés. Si elle parvenait seulement à discipliner ses absurdes émotions ! alors, en tant que simple ami, il n'aurait aucune raison d'agir moins qu'honorablement...

\*

Clothilde se rendit par deux fois aux Esterelles sans rencontrer du tout Théodore, aussi cela la décontenança quand, la troisième fois, il fut seul à l'accueillir.

"Je suis navré, s'excusa-t-il, Isabelle est indisposée et gardera la chambre au moins tout aujourd'hui. Voyons, puisque vous avez tout de même marché jusqu'ici, et que je devine à votre vêtement que vous espérez monter à cheval... je vous propose de me substituer aujourd'hui à ma sœur -- je n'ai pas toutes ses qualités, mais l'égale au moins en équitation."

Cavalier accompli, il la surpassait en réalité autant en adresse qu'en audace, entraînant Clothilde sur la crête de collines escarpées où la très prudente Isabelle ne s'avançait jamais. Ils s'arrêtèrent finalement au sommet de la butte la plus haute, d'où l'on pouvait admirer presque tout le terrain des Esterelles ainsi qu'une partie du village. Pour Clothilde, c'était comme s'ils avaient gravi le faite du monde -- la chevauchée l'avait emplie du sentiment d'une victoire inconnue.

Elle tourna son visage rayonnant vers Théodore et le surprit qui la regardait ; attrapé en flagrant délit, il se rendit dans un sourire qui plaçait coupable de toutes ses dents. Clothilde se mordit la lèvre, désespérée de sentir en elle fondre sa résolution et ressurgir la passion assoupie. Ensuite Théodore sauta lestement à bas de sa jument grise et, s'approchant du hongre sur lequel elle était juchée, lui tendit la main pour l'aider à descendre. Descendre pour quoi ? Clothilde néanmoins fit ce qu'il lui dictait, acceptant le soutien de son bras pour atterrir directement contre son torse.

Une cuisante marée la submergea, une foule d'espérances défendues qui déferlaient coiffées, ainsi que les vagues d'écume, de nébuleux flocons de honte et d'angoisse. Sa respiration s'accéléra quand elle comprit que c'étaient les larges paumes de Théodore qui la pressaient contre ce rempart viril de corps qu'il avait, que c'était lui qui, s'inclinant, projetait l'ombre menaçante qui avançait sur elle... Elle leva instinctivement la tête, juste à temps pour

recueillir son baiser dans le réceptacle de ses propres lèvres entr'ouvertes.

Le contact à la fois tendre et ferme de sa bouche ardente sembla embraser Clothilde. Une constellation de frissons la traversait toute entière, ils papillotaient sous les mains qui sillonnaient le long de son échine, des reins aux omoplates, des hanches jusques aux points névralgiques du cou.

Enfin Théodore se détacha d'elle. Elle ouvrit les yeux sur son regard céruléen, qu'elle trouva inhabituellement obscurci, et l'idée de ce qui s'était juste passé la percuta tout à coup. Il l'avait séduite -- il l'avait embrassée ! Tout ce temps elle avait pris sa bonté pour une manifestation d'amitié, pendant qu'il ne pensait en réalité qu'à la tromper, à l'enjôler comme n'importe quelle autre poule ! Ulcérée, elle s'arracha à son étreinte et courut à son cheval, qui s'était éloigné en broutant. Elle se hissa en selle à l'aveuglette, débordée par une cacophonie de remords, d'humiliation et de dégoût qui s'abattait sur elle, et tourna bride sans se préoccuper de savoir si Théodore la suivrait.

Il l'attendait à la sortie de l'écurie, encore à dos de sa jument qui caracolait.

"Clothilde ! s'écria-t-il quand il vit qu'elle avait l'intention de partir en l'ignorant.

- Monsieur le baron ?" minauda-t-elle, priant pour qu'il ne détectât point qu'elle avait pleuré.

Les secondes passèrent et Théodore se contentait de la fixer des yeux, sans parler, comme abîmé dans un ailleurs de spéculations. Quand Clothilde reprit sa route à pied, il ne la rappela pas.

\*

Clothilde nageait, ou plutôt se noyait dans un océan de tumultueuses incertitudes. Une partie d'elle souhaitait n'avoir jamais vu le jour fatal où son destin avait croisé celui des Longpré ; une autre s'obstinait péniblement à croire, à attendre une déclaration, une explication, enfin un signe quelconque de la part de Théodore.

Elle finit par entendre qu'il avait quitté les Esterelles avec Isabelle pour Paris. Un mois plus tard, alors que ses dernières folles fantaisies semblaient concerner une réconciliation saine avec Théodore, elle reçut une lettre de Thérèse qui lui annonçait les fiançailles d'Isabelle avec le fils aîné d'un vicomte. Elle accusa le coup dans le cœur : ainsi Théodore était arrivé à ses fins avec tout le monde, grâce à son génie de manipulation... Elle le méprisait -- oh ! comme elle le méprisait !

Un soir en octobre, Clothilde aidait sa mère à la cuisine lorsqu'un visiteur se présenta. Elle alla ouvrir la porte, non sans curiosité, et se pâma presque sous l'assaut d'un torrent d'émotions contradictoires... Planté en face d'elle, magnifique, impardonnable, était l'être chéri et détesté, son bourreau, son sauveur, Théodore sans plus d'ambages, qui l'enveloppait de son regard enflammé et avide. Elle ne pouvait concevoir les raisons de sa venue autrement qu'insultantes, mais lui ne se démonta pas, implorant et exigeant tour à tour un instant de confidences.

"Vous souhaitez m'offrir vos excuses ? supposa Clothilde une fois dehors, son tablier ôté et son chapeau noué, avec un brin de condescendance dans la voix qui masquait sa fébrilité.

- Oui, non -- pas exactement... Je m'excuse d'avoir quitté les Esterelles si soudainement et sans vous prévenir, et de mon silence ces deux derniers mois. Mais vous étiez partie fâchée, cela m'a rendu fou... Je croyais que c'était contre moi. Était-ce contre moi, Clothilde ?

- Mais -- vous... s'étrangla-t-elle -- vous m'avez embrassée ! Et cela, vous ne le regrettez pas ? N'ai-je pas donc encore le droit, le devoir même d'être fâchée ?

- C'était irréfléchi, je l'admets... mais j'étais envoûté. Je ne pouvais me retenir davantage de vous sentir dans mes bras ; surtout, je ne pouvais voir de raison pour laquelle me retenir...

- Quoi ? murmura-t-elle, abasourdie.

- Puis vous vous êtes enfuie... J'ai su alors que vous me refusiez, que vous me rejetiez, ajouta-t-il amèrement. Pourquoi serait-ce à vous d'être fâchée, quand ce sont *mon* orgueil et *mon* amour que vous piétinez, chère Clothilde ?

- Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que cela signifie ? Je n'entends rien à vos paroles !

- Que n'entendez-vous pas à : *je vous aime* ?

- Non ! Comment ? c'est impossible ! Est-ce ce que vous aviez dit aussi à Rosalie Fersay ?"

Il s'immobilisa comme frappé par la foudre et son visage, de torturé se mua en implacable.

"*Elle* ! je rends grâce à Dieu de ne l'avoir jamais aimée... Comment la connaissez-vous ?

- De réputation. Je sais que vous l'avez abandonnée... pour ainsi dire devant l'autel !

- Clothilde, taisez-vous. Je vois que vous ne savez rien. Rosalie était une garce tricheuse, et j'étais sa victime, non l'inverse. Elle n'en voulait qu'à ma fortune, à mon nom, à mes relations.

Depuis cet épisode, j'ai été très prudent avec les femmes... sauf, apparemment, avec vous.

- Mais je n'ai que faire, moi, de votre argent et de vos titres !

- C'est pour cela que... j'aurais bien pu vous épouser -- si vous aviez voulu...

- M'épouser ? si je veux ? Je veux ! Oh, mon Dieu !

- Que dites-vous ?

- Je dis que je veux !

- M'épouser ? devenir ma femme, Clothilde de Longpré ?

- Vous chérir jusqu'à la fin de mes jours !"

Théodore lui avait pris les mains ; il les relâcha pour se saisir de sa taille, pour l'attirer, la plaquer toute entière contre lui, toucher sa poitrine frémissante, épancher les pulsations déchaînées de son bonheur.